

Entretien avec Francis Leclerc, réalisateur d'*Un été sans point ni coup sûr*

Zoé Protat

Volume 26, numéro 3, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Protat, Z. (2008). Entretien avec Francis Leclerc, réalisateur d'*Un été sans point ni coup sûr*. *Ciné-Bulles*, 26(3), 2–9.

Entretien avec Francis Leclerc
réalisateur d'*Un été sans point ni coup sûr*

« *C'est quand tu te renouvelles que tu restes jeune et dynamique dans ta façon d'aborder le cinéma.* » Francis Leclerc

ZOÉ PROTAT

Francis Leclerc avait séduit une partie du public cinéphile avec *Mémoires affectives*, un long métrage couronné de nombreux prix, dont le Jutra du Meilleur film en 2004. Avec *Un été sans point ni coup sûr*, le cinéaste propose cette fois une œuvre joviale et ludique. À l'été 1969, Martin (Pier-Luc Funk), un garçon de 12 ans, ne vibre que pour le baseball. Il entend suivre attentivement la saison des Expos, la nouvelle équipe montréalaise, et jouer pour l'équipe locale. Charles (Patrice Robitaille), son père, ne comprend pas ce nouvel engouement, mais la situation change lorsque celui-ci s'improvise entraîneur — malgré son peu de connaissances et d'intérêt — après avoir décidé de mettre sur pied une équipe composée des laissés-pour-compte de la principale équipe.

Un été sans point ni coup sûr se révèle un film lumineux et ouvertement populaire. La sincérité du réalisateur dans cet entretien accordé à *Ciné-Bulles* est palpable; il parle de son film avec enthousiasme, affirmant au passage son droit au changement et au divertissement.



Pier-Luc Funk (Martin) dans
Un été sans point ni coup sûr

Ciné-Bulles : Contrairement à *Une jeune fille à la fenêtre* (2001) et à *Mémoires affectives*, il s'agit pour vous d'une première adaptation d'une œuvre littéraire. Qu'est-ce qui vous a séduit dans le roman de Marc Robitaille?

Francis Leclerc : Lorsque j'étais en postproduction de *Mémoires affectives*, j'ai eu beaucoup d'offres de scénarios lourds, noirs. C'étaient de beaux projets pour la plupart, mais ça ne me disait rien de retourner là-dedans tout de suite. Puis j'ai lu le roman de Marc (Robitaille), un ami, et après 10 pages j'ai pensé qu'il voudrait sûrement en faire un film. Marc est scénariste, il peut être romancier, mais il a toujours une écriture cinématographique. En fait, son livre est un grand synopsis, avec des photos. Il ne pensait pas à moi du tout pour faire un film de baseball, il était très étonné parce qu'il m'avait offert un projet plus dramatique. Je voulais seulement raconter une histoire plus accessible. Je n'en pouvais plus

d'expliquer tout le temps ma démarche. Pour ce film, il n'y aura pas beaucoup de questions de compréhension, j'en suis assez convaincu!

Justement, par rapport à vos deux œuvres précédentes, *Un été sans point ni coup sûr* est beaucoup plus léger et ludique. Était-ce votre intention au départ de faire un véritable film populaire?

Je trouve qu'on a un problème au Québec : il y a les films « purs et durs », et puis les très commerciaux. C'est comme si l'on n'avait pas le droit à l'entre-deux. Je trouve que *C.R.A.Z.Y.* est venu réveiller le monde : c'est un film d'auteur de qualité et très accessible en même temps. Ces films-là manquent. On a des films d'auteur complexes, souvent très difficiles d'accès, puis de l'autre côté des machines à sous, totalement pensées et écrites pour rejoindre le plus large public possible, un cinéma qui m'intéresse moins. Je me suis dit qu'avec ce projet,

je pourrais faire quelque chose de très accessible et qui me ferait énormément plaisir. Mon garçon de sept ans a vu le film et je sais qu'il le comprend. Son père peut lui montrer quelque chose qu'il a fait et il comprend : c'est bien de faire des films pour la famille! Au Québec, les films « famille » n'existent plus ou sont des opérations commerciales. On dirait que les films famille, il faut que ce soit québécois... On copie les États-Unis et l'on fait des sous-produits.

Le charme du film est directement lié à un certain temps de l'enfance, un temps un peu hors du monde. Pour Martin, tout ce qui compte, c'est le baseball. Comment aborder un tel tournage avec de jeunes comédiens?

Sur **Mémoires affectives**, j'avais travaillé avec Maxime Dumontier, qui était alors âgé de 15 ans, et son petit frère. Nous avons beaucoup ri ensemble. Cette énergie-là, je la trouve formidable. C'est très facile de travailler avec des enfants parce que tu joues avec eux. En plus ici on traite d'un jeu, le baseball, donc on jouait tout le temps. Et puis on s'est beaucoup vu avant. Le travail avec les enfants, je l'ai abordé quatre ou cinq mois à l'avance.

Il y a une chimie particulière qui s'opère entre les acteurs adultes et les jeunes. Comment s'est déroulé le casting?

Trouver le personnage de Martin a demandé beaucoup de temps. Je n'aime pas les films où les parents et les enfants ne se ressemblent pas du tout, je n'y crois pas. J'ai d'abord trouvé les parents, puis on a fait des auditions pour les enfants. On a vu 300 jeunes! Et parfois, c'est juste une question de circonstances : Pier-Luc, par exemple, venait pour le rôle de Grand Pete. Eh bien, ce n'était pas un Grand Pete, c'était plutôt un Martin! J'ai réuni les 25 meilleurs toute une journée pour faire des ateliers où il y avait Barbara (Shrier), Marc Robitaille et Jacinthe (Laguë). Je ne cherche jamais le meilleur comédien pour un rôle, je m'intéresse davantage à l'énergie de la personne. Pour le père de Sophie, on a procédé inversement : on a passé la journée à voir des pères potentiels et c'est Frédérique qui donnait la réplique. À la fin de la journée, je lui ai demandé qui elle avait préféré et elle a dit Peter (Bataklijev). Alors, ce sera lui. Il s'est passé quelque chose entre eux, je le sentais bien. Je souhaitais qu'on sente dans le film une relation de tendresse entre parents et en-



Francis Leclerc – PHOTO : ÉRIC PERRON

fants. C'est pareil pour Patrice (Robitaille) et Pier-Luc : Patrice a tout de suite taquiné Pier-Luc, ils ont eu vraiment du plaisir durant la journée d'ateliers, ils ont mangé ensemble, ils avaient du fun. Et en plus lorsque je les ai regardés côte à côte, ayant vu des photos de Patrice Robitaille jeune, c'était la même chose.

Les rôles des parents de Martin sont très finement écrits, leur évolution est très subtile.

On a aussi fait des auditions. Je n'ai jamais eu de désaccord complet avec ma productrice par rapport au casting, elle est toujours là et quand on se regarde, c'est généralement évident.

C'est votre troisième long métrage avec la productrice Barbara Shrier, la preuve d'une grande complicité. Quelle est votre dynamique de travail?

EN COUVERTURE

Entretien avec Francis Leclerc
réalisateur d'**Un été sans point ni coup sûr**



Francis Leclerc dirigeant les comédiens Pier-Luc Funk et Patrice Robitaille

On ne s'est jamais dit qu'on ferait le prochain film ensemble, on se laisse le choix. Pour ce nouveau projet, je me suis demandé si un film sur le baseball en 1969 l'intéresserait. Je lui ai d'abord prêté le roman... Je crois qu'elle l'aimait encore plus que moi. Elle a des origines est-européennes, donc le personnage de Sophie l'a beaucoup touchée. Aussi, elle était ravie qu'on fasse un film complètement différent des précédents. Elle a la même philosophie que moi sur le fait de vouloir changer de cap : on ne change pas notre façon de travailler, on change le contenu sur lequel on veut travailler.

Il s'agit justement de ne pas refaire le même film.

J'ai des sujets plus lourds qui s'en viennent, mais dans un autre registre. C'est la même chose pour mes collaborateurs qui sont avec moi depuis 10 ans. Pour **Un été sans point ni coup sûr**, avec mon directeur photo, on a fait des zoom in, on a mis de l'orange, du turquoise, toutes ces couleurs... C'est quand tu te renouvelles que tu restes jeune et dynamique dans ta façon d'aborder le cinéma. Sinon, on a tendance à devenir paresseux et à vite retomber dans ses habitudes...

« Ici, le problème des institutions, c'est qu'ils te demandent tout le temps de fournir des comparaisons pour voir à quoi le projet va ressembler au final. »

En cherchant à affirmer la signature de l'auteur?

La signature est là de toute façon, mais j'essaie vraiment d'aborder le contenu différemment. Je ne veux pas faire « **Mémoires affectives 2** », je ne veux pas un autre film d'époque en 1969, ça dépend des histoires. Depuis que j'ai fait **Un été sans point ni coup sûr**, on me propose des scénarios jeunesse. Tout l'été, je sais que je ferai face à ce phénomène. Les journalistes vont tous me regarder en me disant : « Pourquoi toi? » Et bien, parce que j'ai le droit!

*Dans une industrie qui a tendance à vouloir confiner les créateurs dans des cases, changer de genre rend-il le financement des projets plus difficile? **Un été sans point ni coup sûr** a-t-il été compliqué à monter?*

Ici, le problème des institutions, c'est qu'ils te demandent tout le temps de fournir des comparaisons pour voir à quoi le projet va ressembler au final. Ça ne s'est pas produit dans ce cas précis. Les décideurs ont 50 ans, ce film c'est leur jeunesse, donc ça leur plaît beaucoup. C'est leur génération, ils ont



La sympathique équipe B d'Un été sans point ni coup sûr

vraiment aimé l'univers de Marc Robitaille. Et un film accessible, à tendance commerciale, c'est sûr que Téléfilm Canada et la SODEC ne disent pas non. Quand il y a de l'intelligence dans un projet, c'est simple à comprendre. Il n'y a pas de mauvaise foi dans ce projet, seulement de bons sentiments amenés là où il faut. Mon défi a été de travailler en subtilité avec les acteurs et d'aller ailleurs, dans un autre monde, de décortiquer la simplicité. Il y a là une beauté qui me touche. Après **Mémoires affectives**, j'ai passé mon temps à me justifier sur tout. Ce film-là, je ne le comprends pas encore, et quelque part je ne veux pas le comprendre. Les gens pensent parfois que s'ils ne comprennent pas tout, ce n'est pas bon. Si quelqu'un dit qu'il a compris tout Tarkovski du premier coup, je ne le crois pas! Moi, je ne comprends pas tout Tarkovski, je ne comprends pas tout Bergman, et je les aime pour ça! À 17 ans, j'ai vu des Bergman et, sans rien y comprendre, j'étais quand même fasciné par la cinématographie et la charge dramatique. Et j'aime les cinéastes qui touchent à des sujets différents : Paul Thomas Anderson, Kubrick...

Cela revient au droit fondamental de changer.

« Mon défi a été de travailler en subtilité avec les acteurs et d'aller ailleurs, dans un autre monde, de décortiquer la simplicité. »

Mais on ne le prend pas, ce droit-là! J'aimerais que le cinéma se divertisse aussi. Je ne sais pas d'où vient ce « compartimentage » québécois. Pourquoi Denys Arcand ne doit-il faire que du Denys Arcand, Bernard Émond du Bernard Émond? Si celui-ci faisait une comédie, je serais très content. Pourquoi pas?

D'entrée de jeu, les médias auront tendance à mentionner qu'un projet est particulier, comme s'il fallait avertir les gens pour ne pas qu'ils soient trop bousculés.

J'ai bien l'impression que ce sera le cas avec **Un été sans point ni coup sûr**. Mais en même temps, je suis aussi convaincu que ce film, entre les mains de quelqu'un d'autre, aurait été complètement différent. Il me semble qu'il faut respecter la signature d'un réalisateur comme auteur d'un film. Marc (Robitaille) est l'auteur du scénario, je suis l'auteur du film. J'y ai mis du mien et c'est devenu un film de Francis Leclerc.

Les années 1960 et la Révolution tranquille reviennent régulièrement dans le cinéma québécois récent. Cette période vous attirait-elle particulièrement?

EN COUVERTURE

Entretien avec Francis Leclerc
réalisateur d'*Un été sans point ni coup sûr*



Jacinthe Laguë (Mireille) et Patrice Robitaille (Charles)

C'est tout d'abord à cause du roman, mais le contexte historique m'a beaucoup nourri. Une histoire semblable en 2008 m'aurait moins intéressé, parce que le contexte familial n'aurait pas été du tout le même. On serait tombé dans un *Conte pour tous* beaucoup plus vite.

Le côté Contes pour tous renvoie-t-il à une vision plus politically correct?

Oui, mais l'histoire du film est très correcte. Quand est venu le temps de déposer le projet, on avait presque peur que le petit garçon doive définir son homosexualité ou qu'il ait le goût du suicide : c'est souvent le cas dans les projets québécois. Là, il veut juste jouer au baseball : c'est correct, ça fait de beaux films aussi!

Selon vous, est-ce un fait de génération et une entreprise de nostalgie si les années 1960 ressortent particulièrement ces dernières années?

J'en suis convaincu. Dans 20 ans, ce sera au tour de ma génération et l'on aura plein de films sur les années 1980. Le cinéma québécois est vraiment empreint d'une vision très « *baby-boomeresque* ». Je trouve dommage qu'il n'y ait pas de décideurs de trente-six ans, mais je ne fais pas une crise anti-*baby-boomer*! Ma productrice est une *baby-boomer*, mon scénariste et mon monteur aussi. Mais *Un été sans point ni coup sûr* représente ma vision des années 1960. Je n'ai pas cherché à dire une vérité parfaite.

Le film est à la fois ancré dans une époque précise et dans le temps général de l'enfance, le temps d'un été.

C'est ce que je n'aurais jamais pu écrire, que je n'aurais jamais pu comprendre. En lisant le livre, on est dans la tête de Marc (Robitaille), qui est ensuite devenu Martin. Marc a écrit de très belles phrases issues de la tête d'un gars de 12 ans et c'est ce qui fait la qualité du roman. Moi, je ne sais pas ce que c'était à 12 ans, l'homme sur la lune, la libération de la femme... Le défi a été d'amener ça à l'écran, de rester dans la tête de Martin avec une voix *off* : il n'y en a pas souvent des films avec une voix *off* d'enfant. Ne pas sous-estimer l'enfance est aussi l'idée du film : ce n'est pas parce que le spectateur est dans la tête d'un petit garçon que le film est seulement pour les enfants.

Le film propose un mélange de divertissement et d'émotion. Le rire, la mélancolie, la tendresse et même les larmes, tout coexiste de façon presque simultanée. Est-ce une conséquence directe du fait de voir la vie à travers les yeux d'un enfant?

Dans 98 % des plans, on est avec Martin ou les autres jeunes. Il allait de soi de faire juste des scènes avec les enfants; autrement, le film aurait perdu de son sens. Si l'enfant sort de la scène, on sort avec lui : ce n'est plus notre monde, on se sent tout à coup mal d'être là. Même quand les parents se croient seuls, les enfants sont là. Lorsque les parents de Martin se disputent dans la cuisine, il apparaît à la fin : il a tout entendu, tout écouté.

La musique occupe également une place très expressive dans le film. Quel a été le processus de sélection des pièces musicales, équilibrées entre succès américains et classiques d'ici?

J'ai beaucoup écouté mes *baby-boomers* préférés, beaucoup de musique que m'amenait Barbara (Shrier) ou Marc (Robitaille). Faire jouer *California Dreamin'* sur une scène d'entraînement, je trouvais ça parfois un peu cliché, mais j'avais aussi envie de faire plaisir à cette génération. Il y a eu une projection du film à Sainte-Adèle en janvier. [NDLR : Dans le cadre de Ciné-Québec, une activité promotionnelle où les distributeurs présentent certains de leurs prochains films aux exploitants de salles.] Les spectateurs avaient 48 ans en montant

« *Ne pas sous-estimer l'enfance est aussi l'idée du film : ce n'est pas parce que le spectateur est dans la tête d'un petit garçon que le film est seulement pour les enfants.* »

et ils pleuraient, ils riaient... Ce film, c'est eux. Mais en même temps il ne faut pas abuser de la musique, c'est juste une couleur.

A-t-elle aidé à structurer la mise en scène des séquences sans dialogues, comme les entraînements par exemple?

Oui. Pour l'entraînement, on a tourné avec une caméra Bolex pour aller vite, alors la musique rend l'ensemble spontané et drôle. Personne n'est un professionnel du baseball : on a donc fait un vrai entraînement en claquant des balles et en courant derrière les jeunes, sans règles précises.

La bande-annonce et le générique du film, avec l'utilisation de la voix off et les vignettes représentant les personnages, sont vraiment frappants et participent également à la même logique dynamique.

Le *teaser* a été fait rapidement à cause d'une météo qui ne jouait pas toujours pour nous. J'ai apporté des cartes de baseball d'époque et les acteurs ont pris des positions... Chaque détail est important. Barbara (Shrier) et moi, nous nous mêlons vraiment de tout, nous sommes très proches et vraiment très perfectionnistes. En ce qui concerne le générique de fin, j'ai demandé à un ami de le réaliser, il a passé un mois là-dessus avec les cartes. Pour moi, il faut que tout fonctionne de A à Z dans un ensemble, dans une même logique et corrélation. C'est aussi le cas pour l'ouverture du film : j'ai vieilli le logo d'Alliance Vivafilm et l'on a choisi une chanson jouée à l'orgue par un membre des Expos. De la première à la dernière image, je suis en contrôle de tout. On ne fait tellement pas souvent de longs métrages, c'est donc important de poursuivre cette application-là jusqu'à la fin.

L'apparition de Roy Dupuis est également marquante. Face aux rôles des parents, adoucis et complexes, il incarne une certaine figure de l'autorité.

C'est juste une image.

Mais il est encadré dans cette image, il n'en sort pas, il ne bouge pas, il est figé.

L'enfant le voit comme ça, il l'imagine comme ça chez lui... C'est vraiment un choix de Roy de jouer



Pier-Luc Funk (Martin) et Frédérique Dufort (Sophie)

« Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est la dynamique d'équipe. Quand tu es dans un groupe, tu veux gagner en équipe. Cette notion de se tenir en bande, on l'a un peu perdue aujourd'hui. »

à un niveau très sobre. Mais notre concept, à Roy et moi, c'était d'imaginer que cet homme donne une image sérieuse aux jeunes sans être si sérieux que ça... À la fin, on voit qu'il a fait des mots croisés durant tout le film! Turcotte est un bon gars, qui joue un rôle avec son petit sourire en coin. Roy m'a fait un beau cadeau pour ce personnage et je ne pense pas qu'il l'aurait fait si nous n'étions pas devenus très proches, ayant eu une belle expérience ensemble auparavant. Il était sur le terrain avec les enfants, il a joué au baseball tout l'été avec eux. Les enfants ne savent pas qui est Roy Dupuis, ils voient un acteur sympathique et jouent simplement avec lui.

Le baseball est le cadre d'Un été sans point ni coup sûr. Le film table donc beaucoup sur une certaine puissance du sport en tant que facteur rassembleur, presque identitaire. Cette mythologie du sport fait-elle partie de votre expérience personnelle?

Oui, beaucoup. Mais pas nécessairement juste le baseball, ma génération a beaucoup joué au hockey aussi et la génération actuelle joue au soccer. Mais on joue toujours en équipe. Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est la dynamique d'équipe. Quand tu es dans un groupe, tu veux gagner en équipe. Cette notion de se tenir en bande, on l'a un peu perdue aujourd'hui. Je trouve que c'est bon pour un enfant de connaître plusieurs personnalités à travers le jeu. C'est le concept derrière « l'équipe B » : aucun de ces garçons ne jouera au baseball

EN COUVERTURE

Entretien avec Francis Leclerc
réalisateur d'*Un été sans point ni coup sûr*

plus tard, mais ils s'encouragent les uns les autres. On connaît bien cet esprit dans le cinéma, on est tellement en bande... Une équipe de baseball, une équipe de hockey, une équipe de cinéma, c'est pareil.

Le plaisir d'être en groupe se ressent énormément dans le film.

Pour moi, c'est important de créer dans le plaisir, même quand il s'agit de sujets sérieux. Je n'ai jamais autant ri qu'entre les prises de **Mémoires affectives**! Arrêter de se prendre au sérieux tout le temps, c'est la clé autant avec les enfants qu'avec les adultes. Je collabore toujours avec des acteurs qui aiment rire, qui sont de bons vivants. C'est comme ça que j'aime travailler, avec cette notion du jeu, et ce film était parfait pour ça.

Les séquences oniriques, où les personnages dialoguent avec des personnalités du baseball, sont également très réussies. Comment avez-vous abordé, sur le plan formel et sur le plan narratif, de telles scènes?

Ce n'était pas du tout dans le roman. Marc et moi avons eu cette idée : pourquoi n'y aurait-il pas une apparition de Marc Jones pour guider Martin dans le sport et dans la vie en général? Il n'y a pas d'effets spéciaux, tout est dans la tête du garçon. Même que dans le fond, le tout est très réaliste. C'était hors de question de le jouer comme un fantôme, cela aurait été ridicule. D'ailleurs, c'est Marc Jones qui ouvre le film dans de véritables images d'archives : il s'agit de dire qu'il est vivant, qu'il existe et qu'on va le revoir.

Une des plus jolies scènes du film est celle où Martin se rend compte que son père, objectivement en dehors de l'univers de l'enfance, a lui aussi un coach imaginaire...

Oui. C'est drôle, parce que je me souviens que Barbara (Shrier) n'était pas vraiment pour. Au tournage, j'étais presque le seul à croire que ça allait marcher. Mais quand la scène a été montée, tout le monde a apprécié, donc c'était finalement une bonne idée. Cela prouve que le fils est important pour le père, qu'ils ont la même façon de penser. Ce ne sont pas des scènes qui portent à confusion : si tu acceptes que Marc Jones soit dans la chambre du



« Pour moi, c'est important de créer dans le plaisir, même quand il s'agit de sujets sérieux. [...] Arrêter de se prendre au sérieux tout le temps, c'est la clé autant avec les enfants qu'avec les adultes. »

petit garçon, tu peux ensuite aller au Viêt-Nam habillé en uniforme de baseball comme dans le cauchemar de Martin! Lorsque les gens d'Alliance ont examiné le projet, ils étaient déjà assez convaincus d'entrevoir un film qui n'avait pas encore été fait. C'est ce que je recherche dans l'élaboration de mes projets : quelque chose de nouveau, hors des comparaisons.

Vous avez déjà mentionné ces comparaisons inévitables un peu plus tôt. Sont-elles un problème pour les cinéastes?

C'est l'enfer... Pour *Un été sans point ni coup sûr*, elles tournaient toujours autour d'*Histoires d'hiver*, réalisé par François Bouvier et scénarisé bien sûr par Marc Robitaille. C'est évident qu'il y a des liens à faire, il s'agit de Marc et de son univers. Mais moins on se répète entre générations, plus c'est créatif : il ne faut pas avoir peur d'aller ailleurs. C'est comme ça que je vois la création.

Toujours en renouvellement?

Oui. Par exemple, je n'ai pas écouté un seul film des années 1960 lors de la préparation d'*Un été sans point ni coup sûr* : j'écoutais des films d'horreur! Cela n'avait aucun rapport, il fallait que je regarde un monde complètement différent. Quand tu décorifiques un monde que tu ne connais pas du tout, ça te permet de le voir vraiment, avec un regard extérieur. Il faut suivre son instinct et aller puiser là où ça peut t'inspirer.

Quelle est la teneur de vos prochains projets?

Je suis en train d'adapter *Cendres de cailloux*, une pièce de théâtre de Daniel Danis. C'est le projet le plus noir que j'ai vu de ma vie... Mais ce n'est pas nécessairement le prochain film qui va sortir. J'ai aussi un projet de film qui se passe en 1880 à Montréal, pendant l'épidémie de variole. Cette époque m'intéresse beaucoup et le sujet, un drame scientifique, m'interpelle. Le projet est scénarisé par Joanne Arseneau et s'intitulera *Les Chapelets rouges*. Mais je ne pense pas tourner cette année. On tourne généralement aux trois ou quatre ans... Je me sens moins pressé de tourner. Il faut suivre son rythme, c'est agréable aussi de tout arrêter, de vivre un peu, de voyager... ■

À hauteur d'enfance

ZOÉ PROTAT

Quatre ans après le sombre et complexe **Mémoires affectives**, Francis Leclerc offre, avec **Un été sans point ni coup sûr**, une chronique ensoleillée sur l'enfance teintée par la passion du baseball. L'inspirante période des années 1960 constitue un cadre qui confère beaucoup de charme au film. Le contexte historique est ici illustré aussi bien par une direction artistique soignée que par une utilisation inspirée de la musique. La trame narrative intègre également certains événements historiques ou mouvements sociaux liés à cette époque enflammée. Ainsi, les réticences de Charles (Patrice Robitaille, dans une interprétation très sensible) face aux timides aspirations de liberté de son épouse (lumineuse Jacinthe Laguë) présentent avec finesse la libération de la femme. L'événement du premier homme sur la Lune cristallise de nombreuses énergies contradictoires et bouleversantes au cours d'une fête mémorable. Par moments, le traitement de l'image et du son reprend le style visuel



Un été sans point ni coup sûr

des images d'archives, y intégrant les différents personnages du film. Les principaux enjeux dramatiques sont abordés dans une perspective intimiste et familiale, offrant ainsi une œuvre profondément populaire dans le sens noble du terme.

Avec ce film, Leclerc choisit de décrire un parcours simple, mais jamais simpliste. À hauteur d'enfant, **Un été sans point ni coup sûr** ne perd jamais des yeux Martin (Pier-Luc Funk, formidable) et ses amis, une joyeuse bande de garçons qui inclut aussi une fille, la sensible Sophie. Finement observés, ces enfants montrent de nouvelles forces lorsqu'ils sont accompagnés d'adultes qui se révèlent aussi réalistes qu'imaginaires, comme lorsque Martin, pétrifié d'angoisse à la veille d'une partie importante, trouve un réconfort inespéré en la personne de Marc Jones, joueur vedette des Expos. Plus tard, le jeune garçon surprendra son père, aussi affolé que lui, demander conseil auprès d'un « coach fantôme » dans la cuisine familiale. Ces jolies scènes oniriques ajoutent à la frai-

cheur du film. Bien intégrées au récit, elles jouent autant sur la mythologie du baseball que sur les spécificités intrinsèques du cinéma : une affiche prend vie, un rêve se matérialise, le tout de manière naturelle et sans affectation.

Ce naturel et cette aisance font d'ailleurs partie intégrante de la démarche de Leclerc, qui propose une œuvre aux dialogues d'une grande justesse de ton, avec beaucoup d'humour, où les personnages, émouvants et spirituels, évitent la caricature en présentant des évolutions subtiles. Malgré tout, **Un été sans point ni coup sûr** s'attache à décrire, à petites touches, des sentiments candides qui apparaissent également, contexte historique oblige, un peu surannés. Les émotions suscitées tirent parti de concepts élémentaires et familiers : la pureté face à l'adversité, la force que procure la confiance en soi, le triomphe des bons sentiments, l'importance de la passion... Certains retournements de situations peuvent paraître un peu prévisi-

bles et le résultat final, un tantinet cousu de fil blanc. Tous ces éléments participent cependant au charme du film. Se présentant d'emblée comme un agréable divertissement estival, **Un été sans point ni coup sûr** n'en est pas moins un film inspiré, une œuvre originale marquée par une véritable signature d'auteur. ■

Un été sans point ni coup sûr

35 mm / coul. / 104 min / 2008 / Québec

Réal. : Francis Leclerc

Scén. : Marc Robitaille, d'après son roman

Image : Steve Asselin

Mus. : Carl Bastien et Luc Sicard

Mont. : Glenn Berman

Prod. : Barbara Shrier

Dist. : Alliance Vivafilm

Int. : Patrice Robitaille, Pier-Luc Funk, Jacinthe Laguë, Roy Dupuis,

Peter Batakiev, Frédérique Dufort